

POLITIQUE, COMMERCIAUX ET LITTÉRAIRES.

Volume 13. MONTREAL, MARDI 14 MAI 1850. No. 69.

BIBLIOGRAPHIE.

Par M. Franz de Champagny.
I.
Le socialisme et le communisme ne sont pas d'hier; Fourier ni Babeuf ne les ont pas inventés. Ils sont depuis soixante ans dans nos habitudes, dans nos idées, dans nos lois. Voilà ce que M. Franz de Champagny a admirablement mis en lumière dans l'excellent petit volume dont nous allons rendre compte, et qui a paru, il y a déjà quelques semaines, chez M. Lecoffre, éditeur du Comité de la liberté religieuse.
Suivant M. de Champagny, le mal de notre société est triple, ou, pour mieux dire, il a trois noms: irrégulation, révolution, socialisme. C'est l'irrégulation qui, la première, a fait invasion dans la société. Elle a, tout d'abord, établi l'indépendance de l'homme vis-à-vis de Dieu, et, par suite, vis-à-vis de toute loi morale. Puis est venue la Révolution qui, par une conséquence nécessaire, a établi l'indépendance de l'homme vis-à-vis du pouvoir et vis-à-vis de toute loi écrite, en d'autres termes, le droit absolu d'insurrection. Et de cette indépendance est sortie naturellement la négation de tout droit humain, le despotisme. Ainsi, mépris de Dieu ou athéisme, mépris du pouvoir ou révolution, mépris de l'homme ou socialisme, voilà le triple fléau qui pèse à l'heure actuelle sur nous. Quel remède oppose à cette terrible maladie sociale? Qu'avons-nous fait, que font nos lois, nos institutions, nos mœurs, nos idées pour la paix et pour le bien public? Quel appui prêtons-nous à ces trois grands conservateurs de la société: l'esprit religieux, l'esprit de gouvernement, l'esprit de liberté?

révolutionnaire, et c'est là notre mal. « Depuis soixante ans, dit M. de Champagny, la bourgeoisie est notre souveraine maîtresse: « Elle a fait le 10 août et le 31 mai, ou du moins elle les a laissés faire avec une complaisante mollesse qui était de la complicité; elle a donné son concours au 9 thermidor qui, sans elle, n'eût été qu'un revêtement de pouvoir entre Jacobins; elle a préparé, par son admiration et son espérance, le facile coup d'état du 18 brumaire; elle a déserté Napoléon, et Napoléon est tombé; elle a condamné Charles X, et Charles X a dû s'exiler; elle a eu un caprice contre Louis-Philippe, et Louis-Philippe a disparu... Singulier pouvoir!... Il gouverne depuis soixante ans, il n'a pas encore appris à gouverner. Sur lui seul on pourrait fonder quelque chose, et tout ce qu'on essaie de fonder, il le renverse; il ne donne pas l'impulsion, mais il aide; il ne prend pas le fusil, mais il applaudit à ceux qui le prennent. Et la révolution, une fois faite, retombe inamoviblement sur lui... A chaque révolution son commerce languit, sa boutique se ferme, quand sa vie n'est pas en danger, et cependant il recommence!... Si une nouvelle révolution nous attend, nous ne la devons qu'à lui. Elle ne sera imputable à personne avant qu'au commerce parisien; sans lui, sans son amour du nouveau, sans ses buffées de jacobinisme, sans son dégoût des personnes, sans son humeur fantasque, sans son ennui, elle ne sera pas. Mais soyez tranquilles: ses notes et son uniforme viendront à l'aide, et elle se fera! »
Il y a quelque cinq ou six mois à peine que ces lignes étaient publiées pour la première fois dans le *Correspondant*, et nous avons vu, le 10 mars dernier, le petit commerce parisien, égaré par son amour du nouveau, par son humeur fantasque et ses buffées de jacobinisme, venir en aide à la révolution, sous la direction de quelques commerçants, anciennement repris de justice et enrôlés par le socialisme pour attirer les niais! — Comment expliquer tant de sottise? — C'est que, depuis 1789, répond M. de Champagny, la bourgeoisie est restée la même. Son éducation politique ne s'est pas faite, parce que son éducation morale est restée nulle. Certes, la bourgeoisie, ne se fit pas à jeter dans l'abîme des révolutions en 1792, en 1830, en 1848, si le sens moral ne lui eût fait complètement défaut.

II.
Pour échapper à la catastrophe terrible qui la menace, la France ne saurait se trop hâter d'extirper de ses institutions l'esprit révolutionnaire qui y domine à un haut degré.
1° L'éducation est chez nous irrégulière et socialiste. L'université, cette immense machine de despotisme, a été fondée dans une pensée de rivalité, de lutte contre l'Eglise. L'Etat est parfaitement libre d'avoir un corps enseignant à lui; il peut très-constitutionnellement fonder des collèges. Mais est-il opportun qu'il le fasse? M. de Champagny espère qu'un jour viendra où l'Etat, voulant améliorer sérieusement l'éducation, finira par s'apercevoir qu'un petit amendement au budget supprimant les allocations universitaires, ferait à lui seul toute l'affaire.
2° Le mécanisme administratif (ce seul mot de mécanisme, fait observer M. de Champagny, est une idée complètement révolutionnaire) le mécanisme administratif, instrument très-maniable aux temps de repos, est aux temps de crise un instrument des plus dangereux. Ici il nous est impossible de ne pas laisser parler M. de Champagny lui-même. Il n'y a pas, dans l'extrait qu'on va lire, une ligne qui ne soit frappée au coin du bon sens le plus élevé et le plus pratique:
« L'administration n'est pas un sol qui vous soutient; c'est une locomotive qui vous emporte... Vous avez entre les mains un fil par lequel vous remuez le monde; tout aboutit à ce point, tout s'y concentre; toute vie part de là et y mène. Tenez-le bien ce fil puissant; s'il vous est arraché un moment, vous êtes perdu. Il y a en France une ville, une maison; il y a, dirai-je volontiers, une chambre, un bureau, un fauteuil, où réside la puissance politique comme dans un sanctuaire; d'où part la voix qui commande tout, l'électricité électrique qui fait tout marcher; et cette place sacrée, ce mystérieux *adye* de la puissance publique, une insurrection, une émeute, un coup de main peut vous l'ôter. Cette ville c'est une menace permanente; c'est un volcan plus ou moins silencieux, mais auquel il suffit de prêter l'oreille pour entendre le perpétuel bruissement des révolutions qui se préparent... Cette ville, cette maison, ce fauteuil, une fois perdu, vous avez perdu toute la France. Pas de lutttes à renouveler... pas de sympathie locale... pas de réaction, fut-ce celle du pays tout entier, qui puisse vous sauver. Cette suprématie parisienne, c'est l'administration qui l'a faite. Elle a plié la France tout entière à obéir aux fils du télégraphe, comme ces figures de cire ou de bois que nous voyons danser au bout d'une machine électrique, obéissant à l'impulsion de l'opérateur... On se croit donc immortel, dès qu'une fois on est roi ou République! On ne pense plus qu'à faire doucement son lit, sans s'inquiéter des chances du réveil. On ferait son lit sur un baril de poudre, si le haril de poudre pouvait faire un commode oreiller. »
3° Les institutions politiques sont aussi un foyer de l'esprit révolutionnaire en France. M. de Champagny fait observer, avec infiniment de raison, que c'est un malheur de la liberté politique parmi nous d'être née de la révolution, et de n'avoir guère servi qu'à la révolution. De là cette alliance si fatale pour nous de la pensée révolutionnaire et de la pensée constitutionnelle. Depuis soixante ans, le

progrès des institutions libres est toujours venu en aide, dans notre pays, à toutes les révolutions. Chaque pas que nous avons fait dans la voie constitutionnelle a été un pas dans la voie révolutionnaire.
La presse, par exemple, n'a jamais été chez nous qu'un instrument de bouleversement. Les gens de bien n'en usent pas ou en usent mal. Les révolutionnaires seuls savent s'en servir.
« La presse est faite pour révolutionner et pour détruire; elle ne servira pas, nous n'admettons pas qu'elle puisse servir à autre chose. Nous avons fait usage de la presse, quand nous étions nous mêmes révolutionnaires, quand nous voulions combattre, détruire, jeter bas; et maintenant, nous en servons dans un sens opposé, pour défendre, pour édifier, la pensée ne nous vient même pas que ce soit possible! »
Est-il permis de faire exception pour une autre institution constitutionnelle? Peut-on considérer la garde nationale comme un appui pour l'ordre social? M. de Champagny ne le pense pas, et il a mille fois raison:
« La garde nationale, en plusieurs circonstances, je le sais, a été utile, salutaire, nécessaire. Nécessaire, sans doute comme le remède après le mal... Mais que la révolution commence à s'éloigner, que le pouvoir vieillisse, que le terrorisme et l'anarchie, toujours facilement oubliés, retombent pour l'esprit des bourgeois à l'état de chimères, la garde nationale sera molle, frondeuse, hostile, révoltée... Vaincue en février par ses propres mains, moralement anéantie par l'écrasante journée du 17 mars, elle se relève au 16 avril avec un accord, un élan, un enthousiasme sans exemple; au 15 mai pareil enthousiasme... au 23 juin, elle est plus tardive, mais plus brave; au 29 janvier, elle se montre, mais froide; au 13 juin, elle est en majorité absente, en bonne partie indifférente, pour une certaine portion hostile. La prochaine fois, qu'arrivera-t-il? »
La réponse est facile: il arrivera quelque chose comme ce que nous avons vu, ces temps derniers: l'effacement des petits bourgeois gardes nationaux avec les hommes qu'ils ont combattus aux terribles journées de juin!

être consolée, pas une larme qui tombât devant ses yeux sans être essuyée, pas une plainte qui ne trouvât dans elle son espérance, pas une espérance qui n'obtint sa réalisation. Sa vie, poème incessant de bonnes actions, la faisait regarder dès son vivant, comme une sainte, car il était évident pour tous que chacun de ses jours était marqué par un nouveau prodige de charité.
Parmi les pauvres nombreux qui recevaient secrètement d'elle le pain quotidien que Dieu donne à ses enfants, se trouvait une jeune et vieille femme accablée d'ans et d'infirmités. C'était la cousine du pêcheur dont je viens de vous parler. Tant que la reine vécut, rien ne manqua aux besoins de cette vieille infirme; mais du jour où la reine fut appelée au ciel pour recevoir, en échange de sa fragile couronne, la couronne immortelle que Dieu réserve au front de ses élus, commença pour elle une nouvelle vie d'épreuves et de tribulations. Souffrant la faim, à peine vêtue, mais parfaitement calme et résignée, on la voyait chaque jour tremblante et appuyée sur un bâton, prendre le chemin de l'église de *Santa-Chiara*, où repose dans la paix du Seigneur, le cadavre glacé de la reine sa bienfaitrice. Là, chaque jour, on pouvait la voir répandre des larmes de regrets et de reconnaissance; on pouvait l'entendre prononcer de ferventes prières. Un soir que la faim, la hideuse faim, lui déchirait les entrailles, elle invoque avec tant d'ardeur auprès de celle qu'on n'implore jamais en vain, le nom de la sainte Reine, qu'une ombre de femme vêtue d'un long voile blanc lui apparut: son regard était radieux, sa voix était mélodieuse; c'était l'ombre de la reine, ou plutôt de la reine elle-même.
Vous ne souffrirez plus, ma bonne femme, lui dit l'apparition, et vous serez consolée parce que vous avez cru; tenez, prenez ceci; alors lui présentant la main, l'ombre de la reine laissa tomber dans celle de la vieille femme un anneau d'or orné d'un magnifique diamant; puis tout à coup elle disparut.
Le premier soin de la vieille femme fut de remercier Dieu et sa bienfaitrice; le second fut ensuite de se rendre chez un bijoutier pour lui vendre le trésor qu'elle venait de recevoir. Mais à la vue du diamant, le bijoutier s'écria: — Malheureuse, où avez-vous pris cette bague? — A la main qui me l'a donnée, répondit la pauvre infirme. — Quelle est cette main? — Celle de la reine. — Effectivement, je l'ai vendue moi-même à son royal époux; comment se trouve-t-elle maintenant dans la votre? — Dieu seul le sait. — La justice le saura demain. Disant ainsi, le bijoutier sortit après avoir recommandé qu'on ne perdît pas de vue celle qu'il considérait comme une voleuse. Il se rendit aussitôt chez le roi et obtint immédiatement l'audience qu'il lui fit demander. Introduit en la présence de Sa Majesté. — Sire, lui dit-il, reconnaissez-vous cet anneau? — C'est celui de la Reine, répondit le roi; et palissant, il ajoute: Les morts se relèvent donc parfois dans leurs tombeaux; car personne au monde n'aurait osé violer le sépulchre de la Reine pour lui dérober le gage de ma tendresse.
Le bijoutier ayant raconté les circonstances qui lui avaient procuré momentanément la possession de cet anneau royal, le roi fit appeler la vieille femme, qui, se jetant à ses pieds en pleurant, s'écria: — Sire, je ne suis point

Telles sont les questions que M. de Champagny se pose au début de son remarquable opuscule.
I. L'IRRÉGULATION. — Il faut que la bourgeoisie le sache bien, c'est elle qui est le premier auteur du mal qui ronge la société. A la fin du dix-huitième siècle, la noblesse avait corrompu la bourgeoisie, et l'on sait quel a été le résultat de la noblesse! De nos jours, c'est la bourgeoisie qui a corrompu le peuple. Malheur donc à elle, c'est-à-dire malheur à nous tous, si elle refuse d'ouvrir les yeux à la lumière. Dieu a employé 93 pour nous guérir, et 93 n'a pas suffi. Hétons-nous de changer de voie, car celle où nous sommes conduit fatalement aux abîmes.
II. LA RÉVOLUTION. — 1789 a été l'avènement de la bourgeoisie. Fidèle auxiliaire des rois de France pendant sept siècles, cette bourgeoisie était appelée à partager le pouvoir avec la royauté. Un avenir magnifique s'ouvrait devant elle. Mais élevée par J.-J. Rousseau, elle apporta à l'école de rhéteur le sentiment de la corruption. « La rhétorique devint sa religion, l'académie son Eglise. »
Quand arriva l'époque terrible de 93, la plupart de ces bourgeois lettrés qui moulaient de leurs larmes les pages de la *Nouvelle Héloïse*, demeurèrent même impassibles au milieu des atrocités commises sous leurs yeux.
1789 finit par enfant 1793, comme 1830 a enfanté 1848. Il en devait être ainsi. Pour tout bourgeois élevé à l'école de l'auteur du *Contrat social*, il n'existe qu'un seul droit: celui de la force. A ses yeux donc, quoiqu'on a réussi, a réussi légitimement. Tel est le principe

La où la conscience n'exerce pas d'empire, en affaires arrive bientôt la banqueroute; en politique, la révolution.
Absence de conscience et de sens moral voilà la plaie de la bourgeoisie depuis le dix-huitième siècle. « Le fond de sa pensée politique, dit très-judicieusement M. de Champagny, est justement ce que le sens moral réprouve le plus. »
La bourgeoisie, en effet, a érigé la révolution en principe et en dogme, et elle carresse avec amour la pensée qu'un premier jour, au premier caprice, elle recommencera son œuvre avec le même succès!
Que la bourgeoisie et réfléchisse, cependant! à force d'abuser du pouvoir que Dieu lui a donné, elle le perdra. La conséquence dernière du principe de droit absolu de révolution, c'est la destruction radicale de l'ordre social fondé en 89. Il faut donc que la bourgeoisie répudie le principe révolutionnaire, qu'elle dise avec le Psalmiste: *Peccavimus cum patribus nostris*.

que sa mémoire avait reçues en dépôt. C'est à la transcription, authentique de ces sentences qu'a été donné le titre de *clavicules*, parce que c'était principalement sur des ossements de ce nom qu'elles ont été trouvées gravées. Ce livre, unique dans son genre, est le premier noyau d'une bibliothèque que je monte à Nidji-Novogorod pour l'instruction des peuples. — Quoi! libraire aussi? s'écria Ludolphe. Ah ça! l'ami, vous m'en contez de belles! Que me chantez-vous donc depuis hier? Il est impossible, à moins d'être le diable en personne, que vous fussiez tant de métiers à la fois; votre vie n'y suffirait pas! vous êtes charpentier, serrurier, marin, soldat, sorcier, marchand de livres; vous êtes tout ce qu'il vous plaît d'être, et c'est déjà très-joyeux. A ce compte, ajouta-t-il en quittant sa natte, vous pourriez être tout aussi bien général, grand-prêtre, empereur même!... Mais je n'y vais pas le moindre inconvénient, fit tranquillement l'inconnu. — Ce ne serait pas moi qui m'aviserai de m'y opposer, me dit Ludolphe. — Vous auriez raison. Je ne pourrais pas sans cela vous donner des leçons de dessin. — Tous ces beaux rêves d'imagination, reprit gravement l'artiste, ne me paraissent pas devoir nous mener loin. Si même je ne craignais pas de me flatter un peu, je dirais que je crois mon avenir moins exposé que le vôtre, quoique la situation présente de mes affaires ne soit pas de celles qui font naître de brillantes espérances. Mais il faut grand jour; voici l'heure d'aller en quête d'un ouvrage; permettez que je vous quitte. Vous, demeurerez ici

tant qu'il vous plaira, reposez-vous à votre aise et agissez absolument chez moi comme vous feriez chez vous! — Merci, je profiterai de grand cœur de vos excellentes dispositions, fit l'étranger qui crayonnait depuis quelques instants sur une feuille de son carnet, et puis, que vous allez à la ville, rendez-moi donc le service de porter ce billet à un de mes amis qui doit être fort en peine de moi, depuis cinq jours qu'il ne m'a revu. Ce sera autant à ajouter à la somme de reconnaissance que je vous dois. — Au moins on ne l'accusera pas de faire des leçons avec moi, pensa le fils du loupvettier en voyant que son hôte le traitait avec si peu de cérémonie; je puis me dire à la fois l'ambassadeur et le domestique de ce brave homme. — Après tout, refuser quelque chose à un incensé, ce serait bien mal, et il ne m'en coûterait guère de le satisfaire, puisque je dois me rendre à Amsterdam. Donnez-moi votre lettre, ajouta-t-il tout haut en se penchant vers l'inconnu, et soyez persuadé que la commission sera bien remplie. — J'y compte, répondit l'étranger en lui remettant son message; votre main. — La voici. — Nous sommes amis à la vie, à la mort. — C'est entendu! — Au revoir donc. Monsieur le premier peintre de sa Majesté!

Un Correspondant écrit ce qui suit, de Naples, à la *Gazette* de Lyon:
Ces jours derniers, j'ai appris une délicieuse histoire qui a pour scène la belle église de Naples, *Santa-Chiara*, et pour principal personnage, la plus charitable et la mieux aimée de toutes les princesses, Marie Christine, première femme du roi actuel Ferdinand II. Cette histoire, que la foi populaire à Naples se garderait bien de révoquer en doute, m'a été communiquée par un pêcheur d'Ischia, cousin germain d'une pauvre femme, qui elle aussi, a joué un rôle important dans son récit. Le parfum moyen-âge dont elle est imprégnée, vous la fera trouver agréable, permettez-moi de vous la conter.
Marie Christine était, sur la terre, la providence de tous les malheureux. Il n'y avait pas une douleur qui s'adressât à son cœur sans

FEUILLETON.

Le Louvetier de Wesp. (ÉPIQUE HOLLANDAISE.)

I.
LES CLAVICULES DE SALOMON.
Suite.
— Par les lignes obliques de votre main gauche, correspondant avec les rayons de cette étoile qui brille là-bas d'un si vif éclat, je vois que votre réputation se fait jour dans le monde. — Je ne m'en doutais guère! — Un prince excessivement puissant et riche vous attire à sa cour. — C'est dans votre manuscrit tout cela? — Assurément. Vous avez beaucoup d'envieux. — Alors, c'est qu'on ne reconnaît beaucoup de mérite! — Mais vos ennemis n'auront aucune prise sur votre caractère, qui sera belle et longue! Dans un temps très-prochain, vous occuperez dans la noble république des arts une haute position. — Oui. J'en serai probablement réduit à poser pour quelque Barabas dans un tableau de crucifixion. — Je vois dans mon livre que vous deviendrez le peintre favori d'un grand roi. — Étrange horoscope! moi, le fils d'un chasseur, m'élever si haut, vivre si près d'un trône? Vous croyez-vous obligé de reconnaître ma chétive hospitalité par de semblables prophéties? Je serais si heureux de m'entendre prédire un morceau de pain pour chaque jour de ma vie!!! — Ayez confiance en mes pré-

dictions? — Bah! nous sommes de grands enfants. Trêve de plaisanterie et dormons! — Vous ne croyez pas aux horoscopes? — Non, et vous? — Je me vante d'y croire beaucoup; d'autant plus qu'il m'a été prédit que je serais un grand conquérant. — Et vous le croyez? — Certes! — Bonsoir! fit Ludolphe en se retournant sur sa natte d'un air assez impertinent.
Les deux amis ne firent qu'un somme la nuit durant. Quand le jour parut, Ludolphe, qui avait déjà oublié son compagnon, fut bien surpris en l'apercevant couché à son côté, ronflant comme un simple mortel. Tout en se frottant les yeux et en détrempant ses bras, il entrevit un coin du vieux livre débordant sa natte, et se rappelant à la fois les sinagrées bizarres de l'étranger tandis qu'il lui contait la bonne aventure, la veille au soir, ainsi que le prix qu'il semblait attacher à ce mauvais bouquin tout déchiqueté par l'humidité et les vers, il le prit avec de grandes précautions. Pouvrit et y plongea ses regards avides. Mais sa curiosité, loin d'être satisfaite par cette petite indiscretion, n'en devint au contraire que plus vive, car il n'avait aucune idée du sens que pouvaient renfermer les caractères de forme étrange qui s'entrechoquaient sur le vélin parfumé du manuscrit. Très-désappointé, il allait fermer le livre dans son dépit, lorsque l'étranger se réveilla en sursaut: — Où sont mes clavicules? s'écria-t-il avec une inquiétude vraiment risible. — Vos clavicules? fit Ludolphe stupéfait d'une semblable question. — Mais oui! Ah! vous les tenez! — Je tiens vos clavicules!

L'inconnu s'était brusquement saisi du livre que l'artiste feuilletait sur ses genoux, et le parcourant avec une vivacité singulière, le dévorant du regard, de ses lèvres tombèrent par intervalles, des mots barbares et entrecoupés qui ne laissèrent plus de doute à l'artiste sur le fatal dérangement de ses facultés mentales. — Pauvre intelligence perdue! murmura-t-il avec compassion. — Vous relisiez donc votre horoscope? demanda tout à coup le bizarre personnage en levant la tête et en dissimulant mal sous sa barbe un sourire plein de malice.
— Vraiment, j'en serais fort embarrassé, répondit Ludolphe. Que déchiffrez dans ce grimoire? Je n'ai jamais su le grec. Est-ce là, par hasard, ce que vous appelez vos clavicules? — Oui! — Je suis bien aise de le savoir. Et pourquoi, s'il vous plaît, ce titre si baroque? — Parce qu'il appartient à cet ouvrage, célèbre parmi tous ceux qui ont traité de la science de la nécromancie. C'est le recueil de sentences et des prophéties du roi Salomon lui-même, telles que la tradition la plus pure et la moins suspecte a pu les transmettre de génération en génération, depuis l'oreille du grand-prêtre à qui elles ont été verbalement confiées, jusqu'à la plume du rabbin Aloysius, qui les a copiés en 1102 sur ce parchemin. Ce dernier, assistant à son agonic un solitaire, dernier rejeton de la noble famille du grand-prêtre, on reçut un coffre rempli d'ossements humains ramassés dans la thémide, et sur lesquels il avait tracé, au moyen d'un stylet, les paroles mystérieuses

tant qu'il vous plaira, reposez-vous à votre aise et agissez absolument chez moi comme vous feriez chez vous! — Merci, je profiterai de grand cœur de vos excellentes dispositions, fit l'étranger qui crayonnait depuis quelques instants sur une feuille de son carnet, et puis, que vous allez à la ville, rendez-moi donc le service de porter ce billet à un de mes amis qui doit être fort en peine de moi, depuis cinq jours qu'il ne m'a revu. Ce sera autant à ajouter à la somme de reconnaissance que je vous dois. — Au moins on ne l'accusera pas de faire des leçons avec moi, pensa le fils du loupvettier en voyant que son hôte le traitait avec si peu de cérémonie; je puis me dire à la fois l'ambassadeur et le domestique de ce brave homme. — Après tout, refuser quelque chose à un incensé, ce serait bien mal, et il ne m'en coûterait guère de le satisfaire, puisque je dois me rendre à Amsterdam. Donnez-moi votre lettre, ajouta-t-il tout haut en se penchant vers l'inconnu, et soyez persuadé que la commission sera bien remplie. — J'y compte, répondit l'étranger en lui remettant son message; votre main. — La voici. — Nous sommes amis à la vie, à la mort. — C'est entendu! — Au revoir donc. Monsieur le premier peintre de sa Majesté!

Ludolphe sortit en haussant les épaules.
II.
COUF DE GRIFF ET DE FORTUNE.
Ludolphe Bakhuyzen touchait déjà aux portes d'Amsterdam, lorsque la commission de son hôte lui revenant en mémoire: — Voyons donc, se dit-il en feuilletant dans sa